

Artaud le feu ou le volcan du Verbe



le volcan Teide, vu depuis les hauteurs de la Orotava, île de Tenerife, photo personnelle

Olivier-Pierre Thébault

« Nous nous sommes absolument trompés sur tout. Je ne vois rien qui ne soit altéré et c'est pourquoi j'ai renoncé à tout afin de retrouver ma lumière natale et que ma vie puisse ressusciter. »

Antonin Artaud, *Les Nouvelles Révélations de l'Être*, 1937

Le volcan du Verbe

Je reprends des notes patiemment amoncelées.

J'écris ceci dans une chambre sobre, sur les hauteurs de la Orotava, sur l'île de Ténérife. Car c'est au pied du volcan Teide que j'ai décidé de rassembler mon propos et d'exprimer l'intensité du volcan du Verbe qu'est, pour l'éternité, Antonin Artaud.

Artaud le dit lui-même : “ Je suis le volcan Popocatepetl.” Pourquoi un volcan ? Pourquoi ce nom-là ?

Bien des interrogations jaillissent.

Eh d'abord, c'est quoi un volcan dans l'immense vie géologique terrestre ?

Ça agit comment ? Ça a quelle place dans le cycle de la vie terrestre ?

Pourquoi le Verbe - en l'occurrence Artaud - vient-il s'y comparer ?

Que de questions ce matin au pied du Teide.

Il faut déjà savoir que le mot volcan ne vient pas du hasard ni de rien, mais du nom du dieu latin Vulcanus (Vulcain), *le dieu romain du feu*. Artaud est un dieu du feu, du feu du Verbe.

Maintenant, pourquoi le Popocatepetl ?

Déjà, il se trouve que ce volcan a eu une petite éruption l'année où Artaud écrit cette phrase, en janvier et février 1947, façon donc de marquer sa propre activité bouillonnante cette année-là, cruciale dans sa production de grands textes, dans l'affirmation de sa propre résurrection.

Ensuite, chacun se souvient des merveilleux messages révolutionnaires mexicains d'Artaud, de ses plongées poétiques dans les codex, de son voyage et de ses textes sur et autour des Tarahumaras, eux qui mangent le peyotl à même la terre d'où il est né, et qui tutoient étoiles et esprits dans la nuit sacrée.

Le Popocatepetl est le grand dieu volcan, le refuge du feu sacré des anciens Mexicains, des Aztèques et des autres peuples de la région. Mexico et le complexe de Téotihuacan sont à deux pas ! La pyramide de Cholula, la plus massive du monde, est même directement au pied du grand volcan, à côté de Puebla.

Je songe aussi aux autres surréalistes ayant vécu et écrit dans ces parages enchanteurs et sismiques, comme Breton ou Bataille (ce dernier ne disait-il pas à propos de la cruauté que l'homme blanc reproche - sous couvert de moraline - aux anciens peuples mexicains, que ce qui manque cruellement à la supposée conscience occidentale est justement le sens aigu du sacré et du divin des anciens Mexicains... propos si proche de ceux d'Artaud d'ailleurs !). À Malcolm Lowry, à Oaxaca, Cuernavaca et le célèbre *Under the volcano*. C'est un incandescent foyer volcanique tout à fait singulier et magique qui est élu par Artaud, et qui l'élit en retour, question de champ magnétique sans doute.

Mais aussi, il y a le nom magique de *popocatepetl*. Il a quelque chose de dionysien dans son rythme sonore et dans l'articulation entre son et sens. *Popoca* semble calme et massif, alors que *tepetl*, heurté, rapide, déclencheur ; mais dans le sens, c'est l'inverse : en langue nahuatl (cette langue des antiques Amériques, où tu entends bien le son atl), *tepetl* signifie "montagne" tandis que *popoca* veut dire "émettre de la fumée". Le son calme et massif désigne l'activité bouillonnante du volcan, alors que le son heurté renvoie au côté calme et majestueux !

Mais ouvrons l'incomparable *Suppôts et supplications*. Dans un court texte que je vous invite d'ailleurs à lire ou relire, intitulé *Histoire du Popocatepetl*, Artaud, s'inspirant des sons du mot popocatepetl, écrit : "Quand je pense homme, je pense patate, popo, caca, tete, papa, et à l'l de la petite haleine qui en sort pour ranimer ça..."

S'en suit toute une interprétation qu'il fait, mais notons que dans le nom du dieu volcan du Verbe (qu'il est lui-même...), il entend la création de l'homme

avec “sa petite haleine” qui l’anime. L’homme qui mange, qui chie, qui tête, qui engendre et est engendré, etc.

Artaud se désigne ainsi lui-même comme une pure puissance créatrice *antérieure à la création* (et même et surtout, aux dieux, aux religions, aux textes, etc.). Nous verrons plus loin ce qu’il entend par là, ce qu’il appelle “la pléthore de ma puissance”, la vraie puissance créatrice, forges de

Vulcain et forge du Verbe.

Artaud n’est pas comme ces légions de cratères éteints qui se disent ceci ou cela, il est *le feu en activité*, un vrai volcan de la terre du langage et de l’esprit, transmutant et agissant.

Il émet une fumée très particulière (comment ne pas songer aux signaux de fumée des anciens indiens d’Amérique - une fumée qui est code et langage d’esprit !) : il est “pensée” qui “émet des signes”.

Mais s’il émet une fumée, c’est d’abord qu’il est un creuset vivant, et qu’il brûle de la matière magmatique dans son antre, qu’il est en état de re-crédation permanente.

Le volcan qui fume c’est le volcan qui bout intérieurement, qui n’est pas encore éruptif mais *toujours à la limite de l’être*. De même que le poète porte en lui toujours prêt, dans la mouvementation de son magma interne, le mot juste et le trait acéré comme en attente de transfiguration verbale.

“ Il faut avoir bien du chaos en soi pour enfanter une étoile qui danse.”(Nietzsche), n’est-ce pas ?

Le choix du volcan n’est pas anodin. Le volcan est comme le dieu ou comme le Verbe au sens biblique, il est *re-crédateur*. Relisez à ce sujet le prophète Isaïe où le dieu fait “un ciel nouveau et une terre nouvelle”, et plus généralement “toutes choses nouvelles”.

Il suit le cycle classique vie-mort-vie (cf. le célèbre propos biblique :

“Voici la vie. Voici la mort. Et tu choisiras la vie.”).

Il crée, il détruit, et il crée à nouveau.

C’est le moment ici de regarder un peu l’histoire géologique de la terre, et en particulier celle de la création des premières roches, de la croûte terrestre, des continents, des points chauds et des stratovolcans.

Il faut sans doute avant tout repenser à l’époque où la terre était recouverte de telles divinités créatrices et les continents pas encore formés... où la terre entière était un chaos brûlant !

Ensuite, aller aux origines volcaniques de la croûte terrestre (quand la terre était encore une boule de magma en cours de refroidissement à l'extérieur avec un fort volcanisme permanent, et un noyau protecteur et dense en formation au centre), des roches et sédiments géologiques, puis de la vie sur terre, là où dans les fonds marins se rencontrent l'eau et le feu (en hébreu, il est connu que le feu *'esh* et les eaux *mayim*, forment ensemble le mot *shamayim*, les cieux), aux abords des cheminées volcaniques (là où certaines bactéries et certains organismes se forment...), ou d'étudier la vie d'un point chaud (par exemple celui qui a créé l'île de la Réunion, l'île Maurice, les Seychelles et les Maldives), ou encore la vie d'un grand volcan proche de nous comme celui de l'île de la Palma, le Teide, l'Etna, le Stromboli, ceux d'Indonésie, ou d'Hawaï, etc., etc. La terre, dans sa grande beauté magnétique, ne manque pas de pareils joyaux brillant des feux de la forge de Vulcain.

Si j'ai dit que le volcan était destructeur, je me dois encore de préciser une chose, qui est une découverte récente - notamment grâce à la dendrochronologie - : l'importance des volcans dans les grands bouleversements de l'histoire humaine.

En effet, certains volcans par leurs éruptions littéralement monstrueuses ont changé le cours de l'histoire, ou en tout cas accéléré le changement historique déjà là. Je pense ici à la fin de l'Empire romain - sacré théâtre de la cruauté - où se mêlent la peste et de terribles éruptions de volcans islandais (la première en 536, année qualifiée de "pire année de l'histoire humaine"), plongeant l'Europe dans l'ombre et dans la disette, et une telle faiblesse que la peste n'a eu qu'à déferler (et derrière elle les hordes de barbares), je pense à la terrible éruption du Samalas, volcan indonésien, en 1257 qui a causé une énorme disette en Europe au moyen-âge, et a contribué notamment à la survenue du petit âge glaciaire, et, plus récemment, peu avant la Révolution française, à l'éruption de 1783-84 de ce volcan islandais, le Laki, qui a précédé de grandes disettes en France, et la révolte du peuple ; ou encore, à celle du volcan Tambora en Indonésie en 1815 causant encore disette et maladie en Europe (le choléra cette fois).

Il y a maints exemples de ce type... J'aurais pu en citer de bien plus terribles, comme celui de l'éruption du Toba, il y a environ 75000 ans.

Le dieu volcan fait les civilisations, mais il se trouve aussi que par sa puissance destructrice il sait les défaire, implacablement.

Essayons maintenant de redire un peu le mouvement de re-création active dont le volcan est le centre.

   la base, il est comme une porte de feu, une ouverture par laquelle jaillit le magma vivant de l'intérieur de la Terre, et ses mouvements de convection, magma composé de bien des éléments, gaz piégés, roches en fusion. Ce magma, ce feu des forges de Vulcain, est expulsé, dévale les pentes et se refroidit (il peut être accompagné de cendres, de projections, etc.), au contact de l'air, de l'eau, de la terre, qu'il brûle mais qu'il régénère et féconde en même temps, et terre qu'il est déjà lui-même, car le magma est de la "terre" (roche) en fusion. Il apporte une nutrition minérale exceptionnelle au sol (qui n'a pas goûté un excellent vin de l'Etna ou des pentes volcaniques de Tenerife n'a point vécu !). La nature étant bien faite, une certaine variété de végétaux se sont adaptés, soit à laisser passer la lave (comme l'*araucaria araucana* du Chili), soit à mourir et renaître par leurs graines déposées par le vent après le passage du feu (là où c'est possible car dans les grands froids il n'y a quasiment pas de végétaux, comme en Islande ou dans le Kamchatka).

Résumons. Avec le volcan recr  ateur, nous avons la présence du feu, de l'eau, de l'air et de la terre, et, en même temps, de *la force créatrice divine* (ce que les Anciens nommaient l'éther, le non-matériel derrière la matière).

Ces cinq présents en lien à la création volcanique sont par exemple représentés dans les cinq solides de Platon (en fait héritage des Anciens   gyptiens) : la terre par le cube, l'eau par l'icosaèdre, l'air par l'octaèdre, le feu par le tétraèdre, et enfin l'éther par le dodécaèdre.

Le feu jaillit, l'air attise le feu de son oxygène vital et le solidifie de son froid vif, la terre l'accueille et l'eau (l'humide) l'apaise, l'éther impulse l'ensemble de la re-création (l'éther est force unificatrice d'Amour, antérieure aux éléments, voyez Empédocle et son Sphairos   tincelant !). J'espère qu'on me pardonnera cette longue digression magmatique, elle était nécessaire pour vous faire palper toute la pertinence de l'analogie entre l'activité re-créatrice du volcan physique et celle du Verbe, singulièrement celui d'Artaud qui ne cesse de se réclamer du feu et du volcanisme pur.

Dans les forges du dieu du Verbe, dans le creuset magmatique des mots, il y a cette grande inspiration cosmique, ce courant issu de l'ensemble de l'éther cosmique - et notre conscience est l'interface vivante entre cet éther et la création - rassemblé qui préside à toute haute création, du mot à l'étoile, de continents entiers au moindre jaillissement verbal authentique, etc.

"  ther, à père !", disait Hölderlin, car derrière le volcan, derrière le

Verbe, derrière la conscience, derrière la création, c'est bien lui, *le père* !

Le feu du Verbe

Voyons maintenant plus précisément la place du feu chez Artaud, et son sens inouï séminal.

Il y a une phrase d'Artaud, familière à beaucoup, mais pas forcément si bien connue que cela. Cette phrase, la voici : “ Et s'il est encore quelque chose d'infernal et de véritablement maudit dans ce temps, c'est de s'attarder artistiquement sur des formes, au lieu d'être *comme des suppliciés que l'on brûle et qui font des signes sur leurs bûchers*. ” (in *Le théâtre et son double*, je souligne).

Elle appelle tout de suite plusieurs questions et nous ramène à la chasse aux supposées sorcières menée par l'Inquisition (ô âge de ténèbres !), dont on sait aujourd'hui (cf. l'histoire de la fabrication du fameux *Marteau des sorcières*...) qu'elle a été entièrement fabriquée et manipulée à seule fin de liquider toute résurgence des antiques savoirs druidiques (en quoi gênent-ils la sombre ligne de temps du Pouvoir en Occident ? Je vous laisse faire vos recherches...).

Donc, une flottille de questions me vient de suite :

Suppliciés par quoi ou qui ? Qu'est-ce qui brûle ? Que sont ces bûchers ? Quels signes sont émis (comme ceux du volcan du verbe ?) ? De quel type d'être, et de quel état incandescent de l'être parle Artaud ?

Voyez que la phrase, non seulement n'est pas triviale (cela va de soi étant donné qu'elle émane d'un des plus grands génies du XXème siècle), mais qu'en outre elle *ouvre* à tout un éventail d'horizons cruciaux.

Allons-y voir nous-mêmes, car nous ne voulons pas nous contenter de croire !

Déjà, quel feu brûle ? Par quel feu s'agit-il de passer pour parler, pour dire, pour enseigner, pour transmettre, pour émettre.

Celui du volcan du Verbe ? Mais encore ? Celui que les anciens initiés associaient au baptême du feu ? Mais encore ?

Artaud : “ Cela veut dire que *brûler est une action magique* et qu’il faut consentir à brûler, brûler d’avance et tout de suite, non pas une chose, mais *tout ce qui nous représente les choses*, pour ne pas s’exposer à brûler tout entiers.” (in *Les nouvelles révélations de l’Être*, je souligne).

Il s’agit du feu purificateur sacré qui brûle représentations et apparences pour mieux libérer le reste, l’information spirituelle, les signes qui *sont* notre être véritable.

Et c’est la seule manière de ne plus être dévoré par le feu infernal qui tourne en rond dans la nuit des âmes prosternées et du monde aliéné !

Ne pas s’attarder artistiquement sur des formes, mais les brûler !

Être soi-même feu créateur ! "C'est l'occasion unique de dégager nos sens", dirait Rimbaud.

Par ailleurs, ce qui ne peut être brûlé, en particulier par le feu noir du mal et par le mensonge planétaro-cosmique, mais forme un reste l’indestructible en l’homme - qui revient toujours, et est le cœur même du feu que l’homme endosse en se faisant feu créateur, Artaud l’exprime ainsi, dans le même texte du *théâtre et son double* :

" On peut brûler la bibliothèque d’Alexandrie. Au-dessus et en dehors des papyrus, il y a des forces : on nous enlèvera pour quelque temps la faculté de retrouver ces forces, on ne supprimera pas *leur énergie*. Et il est bon que de trop grandes facilités disparaissent et que des formes tombent en oubli, et *la culture sans espace ni temps et que détient notre capacité nerveuse réparaitra avec une énergie accrue*. " (je souligne).

Question en passant : qu'est-ce que " la culture sans espace ni temps et que détient notre capacité nerveuse " ? Déjà, la culture sans espace ni temps désigne un universel qui se passe de toute culture particulière... mais pourquoi est-elle détenue par notre capacité nerveuse ? Et de quoi s’agit-il qui donne accès à l’énergie qui sous-tend les forces qui ont présidé aux plus hautes cultures du passé dont tout ce qui était compilé dans la bibliothèque d’Alexandrie ? Quelles capacités avons-nous de retrouver ce qui échappe aux particularismes culturels, à l’espace, au temps ?

Artaud parle d’énergie. Cette énergie c’est le feu créateur lui-même, celui de l’éther cosmique présidant à toute création, la force créatrice en action ! En effet, le mot énergie vient du grec *enérgeia*, qui, opposé à *dynamis*, la force en puissance, est la force créatrice en action ! On ne parle pas ici d’énergie new-age

approximative et bien trop souvent manipulée, mais de *la force même du feu créateur*.

C'est le moment pour moi de mieux revenir sur notre cher Empédocle d'Agrigente et la légende de son sacrifice ultime, se jetant dans l'Etna, ce dernier recrachant ses sandales sur le bord du cratère (détail irréel qui, à lui seul, indique qu'il en va de tout autre chose que du sens littéral...).

Simple légende ?

En fait, il y a plusieurs interprétations possibles de cette histoire exemplaire, mais celle qui nous intéresse est l'*ultime*.

Ce sens ultime nous dit simplement qu'Empédocle quitte son enveloppe charnelle, qu'il sacrifie l'apparence sensible, et, passant par le feu purificateur du divin, il rejoint *son double*, ce que les Anciens Égyptiens appelaient *le Ka* (et Empédocle disciple de Thalès connaissait très bien les Anciens Égyptiens, car on ignore trop souvent que les anciens Grecs, de Thalès ou Pythagore à Platon ont reçus l'enseignement des Anciens Égyptiens, voire ont passé plusieurs décennies auprès des grands-prêtres d'Égypte).

Comme dirait Artaud, " il faut ne pas avoir peur de montrer l'os [l'esprit] et de perdre la viande [les apparences matérielles] en passant".

Empédocle d'Agrigente - cet inouï penseur des quatre éléments, du Sphairos, et du grand cycle cosmique mû par Amour et Haine - était un être inouï, et le feu du sacrifice ultime n'avait pas de secret pour lui. De la légende de sa mort, si légende il y a (mais ce qui importe n'est pas de savoir si il est mort ainsi, mais *quel sens* cela a), nous apprenons le sens dernier du feu sacrificiel, de celui qui brûle les apparences pour délivrer l'information divine, l'esprit. C'est en ce même sens qu'Artaud parle du sacrifice par le feu de l'authentique créateur, libérant ses signes, libérant l'esprit, afin de ne pas brûler tout entier par attachement aux formes, et de respecter la véritable et impérissable magie.

Alexandre Rougé, dans *Apocalypse et transmutation de l'Occident*, permet de saisir toute l'intensification fractale et unificatrice qu'opère le passage par le feu :

" Ce processus est en effet fractal ou holographique : tous les points de vue y sont simultanés, le local est fondu et fondé dans le global, le global se fonde et se fond dans le local : et l'interaction du sujet (le Je transcendantal), lui aussi fondu et fondé en lui-même, avec toute autre réalité locale ainsi qu'avec toute la réalité globale, si elle est d'apparence anodine, est en fait *l'occasion d'une fusion*

et d'une fondation mutuelles (entre l'individu et l'univers) d'ampleur et d'intensité exponentielles, améliorant et intensifiant sans cesse la présence de l'être à soi, sa puissance d'être et sa connaissance de soi." (p191, je souligne).

Dans le creuset brûlant et alchimique du feu universel, l'être se révèle, se transfigure et renaît. Il se sait désormais fils de l'intensité de l'esprit vivant du cosmos.

Artaud, Empédocle et bien d'autres glorieux héros, jusqu'à nos deltas, en savaient quelque chose !

Pour qui est-il loisible d'être comme des suppliciés que l'on brûle, d'accéder à cet état de l'être véridiquement créateur, soi-même feu ?

Les génies créateurs de tous les temps, les esprits libres, ceux qui brûlent et émettent des signes sur leurs bûchers d'intensification spirituelle bienveillante (bûchers qu'ils ont allumés eux-mêmes, *leurs* bûchers) ? Certainement. Mais aussi pour tout être qui en fait le choix dans son destin, car ce choix implique tout le processus de transformation jusqu'à l'ultime baptême de feu.

Là aussi il y a un renversement inouï, une inversion d'inversion : l'Inquisition a voulu détruire une part essentielle de la véritable création humaine sur le bûcher de l'immonde vanité de son égo et de son mal proliférant ? Le créateur renverse cette image et s'affirme, à travers le bûcher de sa propre personne, de sa propre représentation sensible, et finalement de son être même.

Ultimement, l'être tel qu'ainsi affirmé avec force à travers le feu, est avant tout l'esprit lui-même.

Ceux qui assument et revêtent cet être éprouvé au creuset sont comme dieu, ils ont retrouvé en pleine puissance la vraie joie créatrice édénique, ils mangent à loisir du fruit de l'arbre de vie !

La rhétorique du feu sacrificiel authentique, du feu du Verbe, du feu de l'œuvre au rouge qui brûle toutes les scories infernales de ce monde est présente partout dans l'œuvre immense d'Artaud, une œuvre de feu !

Je ne saurais ici être exhaustif, et tel n'est pas mon propos.

Donnons tout de même quelques exemples : Satan le feu (titre étonnant), "Mais comment s'opérera ce terrible reclassement des valeurs? Par les 4 Éléments, avec le Feu au centre, c'est entendu !" (*in Les Nouvelles Révélations de l'Être*), "tout ce qui est de la sexualité sera brûlé dans cette initiation supérieure, son feu changé en Initiation." (idem), "ses peintures étaient des feux grégeois, des bombes atomiques" (à propos de Van Gogh, dans *Van Gogh le*

suicidé de la société, Artaud parle souvent de bombes, de fragmentations, de feux grégeois, etc., c'est toujours du même feu qu'il parle!), " Et dans le Zohar l'histoire de Rabbi Siméon qui brûle comme le feu, est actuelle comme le feu" (dans *Le théâtre et son double*), je songe à la splendide description pleine de feu que fait Artaud du tableau d'un Primitif hollandais anonyme (ou de Van der Leyden) présent au Louvre et représentant Loth et ses filles avec le jugement de Sodome en arrière plan, tableau inouï dont Artaud restitue le feu dans ses mots parlant du " feu qui bouillonne dans un coin du ciel", du "grésillement d'un feu d'artifice, à travers le bombardement nocturne des étoiles, des fusées, des bombes solaires ", de " cette soumission des aspects divers du paysage au feu manifesté dans le ciel " (il faudrait citer intégralement cette description figurant dans *Le théâtre et son double*, tant elle est veinée d'inspiration magmatique, brûlante), etc.

Il m'aura semblé tout naturel de convier ici le feu des Anciens (Égyptiens, Farsi, Présocratiques, Gnostiques, Cathares, etc.) aux côtés de celui d'Artaud, j'espère que cela vous aura semblé lumineux.

Le volcan du Verbe vient nous signifier que nous sommes à nous-mêmes des feux de créativité pure, et qu'il importe non seulement que nous ne l'oublions pas, mais que nous soyons chaque jour au service de notre feu, que nous chérissions et entretenions notre créativité première et authentique, l'esprit même du foyer que nous incarnons sur cette terre. Que nous soyons attentifs à notre intime intention interne, au volcan que nous portons et qu'est notre esprit, avec son feu qui monte et qui descend de la houle de magma verbal -, qui fond et forge, qui scintille et vibre, au cœur d'une feuille d'arbre comme au centre d'une étoile, dans la moindre des cellules comme dans l'entière galaxie, dans le cœur osmotique du temps, comme dans le poème infini du monde, dans l'au-delà des mondes, comme au tréfonds des plus profonds abysses, en nous, comme partout.

Avec humilité et ferveur, rendons hommage chaque jour à notre feu sacré. C'est lui qui tend des chaînes d'or d'étoile à étoile, tisse l'univers en nous au-delà des dimensions physiques immédiates, et nous conduit à voyager à l'intérieur de lui comme à l'intérieur de l'univers entier, sur des lignes de temps choisies et dans des fractales de visions inouïes.

Voilà pour le volcanisme brûlant du Verbe artaudien, voyons maintenant la composition de ce livre, hommage au grand-œuvre qu'est Antonin

Artaud, sans séparation abstraite vie/œuvre.

Artaud grand-œuvre

On dit qu'Artaud est torturé, fou, malade. La médecine le décrète, le badaud acquiesce, les gens opinent et clignent de l'œil comme des fieffés abrutis engoncés dans leur bêtise crasse et leurs préjugés.

Je dis que qui comprend la phrase d'Artaud exprimant qu'il nous incombe "d'être comme des suppliciés que l'on brûle et qui font des signes sur leurs bûchers." a tout compris, à Artaud et à tout.

Artaud n'a jamais été fou, ni malade, ni torturé par rien d'autre que le mal viscéral de ce monde, par l'astral et par "le mauvais esprit de la plupart des gens", lui, chaste même comme les séraphins ne peuvent l'être, c'est un ange (*aggelos* en grec signifie messenger, celui qui émet des signes sur son bûcher n'envoie-t-il pas de singuliers et extra-ordinaires messages ?), un ange de feu comme aucun ange ne l'a jamais été, ni ne peut l'être.

Je ne nie pourtant en rien qu'il n'ait souffert toute sa vie du corps qui lui a été donné, mais il a aussi *danse* ce corps, et en a fait le théâtre d'une œuvre alchimique intégralement neuve jusqu'à se saisir comme " la vie passionnelle et concrète intégrale du corps humain ", et c'est ce dont je parle ici, et c'est cela qui m'intéresse.

Artaud est à lui-même un "chevalet féérique", pour reprendre la formule de Rimbaud dans *Illuminations*. "Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques (elles n'existent pas !)." C'est le même feu de la poésie qui vibre dans les veines de Rimbaud, dans celles d'Artaud. C'est l'univers-sel feu du volcan dionysien du Verbe, chez l'un, comme chez l'autre. La vibration de l'*apeiron* d'Anaximandre, du *Sphairos* d'Empédocle, le feu premier, la pensée, cette terrible célérité qui outrepassse et nourrit à la fois toute forme vraie, et toute action réelle.

Il y a partout dans l'air sur notre Terre suffisamment de vibrations créatrices pour nourrir le feu de mille grands génies, suffisamment de pollen d'or de l'invisible pour que le feu de la Création le métamorphose en miel de mots et de sons, gorgés de vrai sens nourricier en des œuvres innombrables (ce qui me rappelle

une phrase des Évangiles disant qu'il y a encore bien d'autres actions de Jésus, et que si on devait les narrer une à une, *le monde lui-même ne pourrait pas les contenir*, manière de dire l'infinie puissance créatrice du feu du Verbe, ce dont je parle ici).

Mais il y a la nuit du mal, la grande tétée cosmique du Bas-Astral par les âmes soumises, toute l'horreur - dont les "horreurs économiques" font partie - à quoi l'âme humaine acquiesce, une léthargie globale, une massification hypnotique à quoi la masse consent. C'est le fond de la caverne, et les illusions dansent devant les yeux évidés du sens.

Pourtant, le feu créateur est là dehors, pour nous guider, cet autre soleil dont parle Platon, qui n'est pas le soleil physique, mais celui qui nous initie au-dedans, et nous libère, le feu créateur, celui qui bouillonne en Artaud et l'opère lui comme grand-œuvre, comme l'opéra fabuleux qu'il est pour toujours.

Sachons le recevoir et nous y ouvrir, et nous libérer du mal, *une bonne fois pour toutes*.

Car la conscience est là, il nous suffit d'ouvrir la porte.

Voyons maintenant le plan de cet ouvrage.

Je considère ici Artaud - œuvre et vie indissociables -, comme un unique grand-œuvre d'une alchimie inouïe.

Aussi ce livre se déroulera-t-il en trois parties *qui empruntent aux trois temps du grand-œuvre* : œuvre au noir, œuvre au blanc, œuvre au rouge. Dans un premier temps, nous descendrons dans l'abîme, dans le négatif, dans l'inferno, avec Artaud le momo, le crucifié, celui sur qui le mal s'acharne, mais qu'il voit et qu'il décrit et dont il remonte et guérit, et qu'il foudroie, incendie et brûle au passage de son inextinguible feu. Cette première partie traitera du mensonge planétaro-cosmique, qu'Artaud *a vu* plus qu'aucun, et qu'il a criblé, renversé, saqué.

Par une dialectique descendante nous plongerons alors dans la matière noire, la magie noire, dans les atomes mêmes du Mal, dans les obscures racines de l'aliénation planétaire, et dans la douleur glacée qui en est le corollaire.

Nulle véritable initiation sans traversée de l'enfer, de la nuit de l'âme et du monde.

Mais ensuite, ayant vu avec Artaud, et bien en face, le mensonge planétaro-cosmique (et son faux présent - avec son passé falsifié et son futur en porte à faux

- de mascarade), nous remonterons - amis, n'ayez crainte ! - et avec les invincibles armes de la gnose authentique.

C'est le vaste continent de l'Artaud gnostique - initié, cabbaliste, chaman, etc., et en même temps déjà au-delà de tout ça - que nous arpenterons alors. C'est le temps de l'œuvre au blanc. Par une dialectique montante, l'on découvrira ainsi la lumière à l'œuvre dans les mots, la magie blanche des phrases lucides, l'effervescence fluide et jaillissante du Bien, peu à peu entrevu et conquis.

Toute cette beauté incroyable de la quête de la connaissance, et ultimement du savoir qu'il y a partout comme une soif et un assouvissement chez Artaud.

C'est l'ascension rédemptrice, la délivrance de soi dans la connaissance, de la connaissance au dedans de soi, et ultimement du soi dans le Soi dans le Savoir, seule source du vrai Bien.

C'est ainsi que nous entrerons dans la troisième partie, l'œuvre au rouge, la partie résurrection que j'ai intitulé " le nouveau corps Artaud ". Car il ne s'est pas contenté de parler de résurrection, de salut, de vraie connaissance, etc., mais il a donné - comme des clefs inaperçues - pourtant partout là en pleine lumière dans son œuvre, *les nouvelles bases intégrales de la vie*, ou plutôt *les vraies bases de la vie intégrale*, enfin *complète*, de la base au sommet, de la lumière intérieure au cosmos entier et brûlant.

Et il délivre en même temps la clef de l'appropriation de *la vraie puissance*. Ce dont nous manquons terriblement dans ce monde d'avachis.

Car nous ne vivons pas encore sur cette terre, au milieu de ce vieux théâtre entièrement truqué, la vraie vie est à *venir*. Elle est à conquérir par les armes magiques apparemment si infimes mais en vérité infinies (cf. "la recluse de ce verbe, la poésie"), du langage intégral, du Verbe vibration, par-delà tout théâtre, toute scène, toute vie apparente sur cette terre.

L'*être intégral* n'est pas celui qui a deux bras, deux jambes et un tronc qui marche, ou qui se contente du périple de papa maman et l'enfant, mais il est un "*être intégral de poésie*" (entendu de vraie création, voyez le vrai sens premier du *poien* grec, bien connu ?), du plus petit au plus grand, de l'infime au cosmique (nous verrons cela avec l'Adam qadmon enfin compris, ou l'homme cosmique des Anciens Égyptiens).

C'est un voyageur de l'espace-temps, un arpenteur des mondes, un vrai soi dans un vrai corps.

C'est ce qu'Artaud de haute lutte a conquis et indiqué à travers toute son œuvre, cette lumière natale - celle de son étoile de naissance - qu'il a délivrée afin

que sa vie puisse ressusciter, c'est le grand-œuvre brûlant qu'il a incarné de son vivant, et qu'il incarnera encore longtemps pour nous qui apprenons à lire les signes que ce volcan du Verbe nous a transmis.

Gloire et reconnaissance à cet immense re-créditeur du Verbe !

La Orotava, au pied du volcan Teide
novembre 20

Olivier-Pierre Thébault

